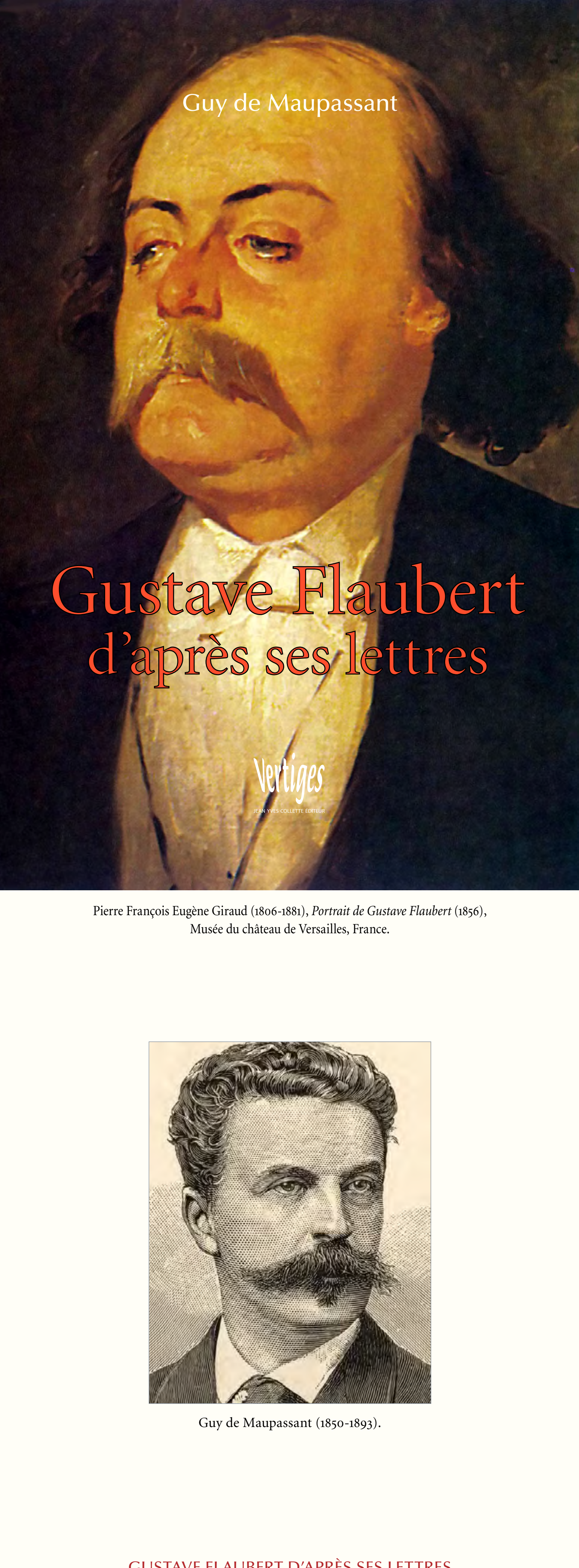
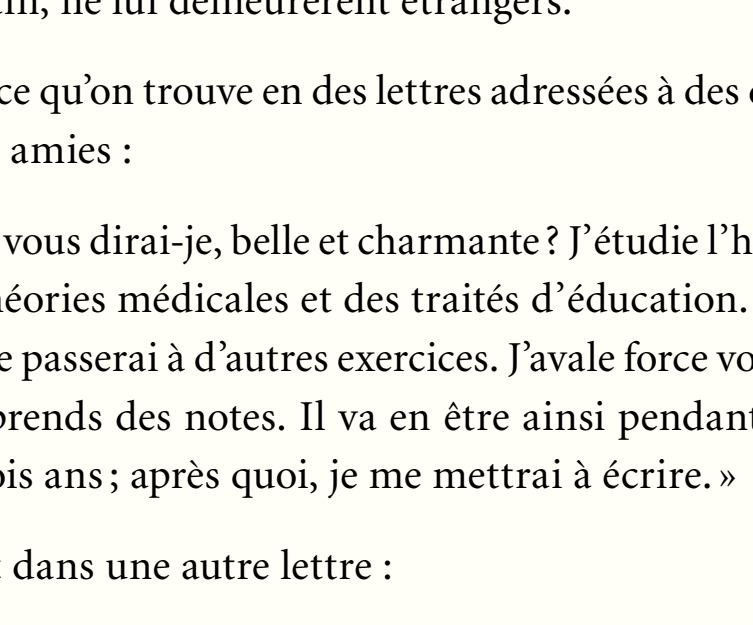




Pierre François Eugène Giraud (1806-1881), *Portrait de Gustave Flaubert* (1856), Musée du château de Versailles, France.



Guy de Maupassant (1850-1893).

GUSTAVE FLAUBERT D'APRÈS SES LETTRES

PERSONNE ne porta plus loin que Gustave Flaubert le respect de son art et le sentiment de la dignité littéraire. Une seule passion, l'amour des lettres, a empli sa vie jusqu'à son dernier jour. Il les aimait furieusement, d'une façon absolue, sans rivale, et cette tendresse d'homme de génie, qui dura plus de quarante ans, n'eut jamais une défaillance.

Quand il n'écrivait point, il lisait et prenait des notes. Aucune littérature, on pourrait presque dire aucun écrivain, ne lui demeurèrent étrangers.

Voici ce qu'on trouve en des lettres adressées à des dames de ses amies :

« Que vous dirai-je, belle et charmante ? J'étudie l'histoire des théories médicales et des traités d'éducation. Après quoi je passerai à d'autres exercices. J'avale force volumes et je prends des notes. Il va en être ainsi pendant deux ou trois ans ; après quoi, je me mettrai à écrire. »

On lit dans une autre lettre :

« Votre ami a travaillé cet hiver d'une façon qu'il ne comprend pas lui-même. Pendant les derniers huit jours, j'ai dormi en tout dix heures. Je ne me soutenais plus qu'à force de café et d'eau froide ; bref, j'étais en proie à une effrayante exaltation. Un peu plus, le bonhomme claquait. »

Et dans une autre :

« ... Je travaille beaucoup. Je me baigne tous les jours, je ne reçois aucune visite, je ne lis aucun journal, et je vais assez régulièrement lever l'aurore (comme présentement), car je pousse ma besogne fort avant dans la nuit, les fenêtres ouvertes, en manches de chemise, et gueulant, dans le silence du cabinet, comme un énergame. »

Il appartenait en effet à la race des travailleurs acharnés. Passant presque toute l'année dans sa propriété de Croisset, qu'il adorait, dès neuf ou dix heures du matin, il se mettait à sa besogne. Aussitôt son déjeuner fini, sans même faire un tour dans son grand jardin, il reprenait son labeur, et, toute la nuit, les mariniers qui descendaient ou remontaient la Seine se servaient de loin, comme d'un phare, des quatre fenêtres de « monsieur Flaubert ».

Il faudrait écrire, pour la faire épeler dans les classes aux petits enfants et l'apprendre par cœur aux aînés, cette vie superbe d'un grand artiste qui ne vécut que pour son art, mourut pour lui, fit taire son cœur, comme il le dit, refoula tout désir, éteignit comme toute flamme charnelle. Il méprisait l'argent comme personne, dédaignait d'en gagner, se trouvait souillé par les discussions d'intérêt et, plein d'un mépris violent pour les distractions mondaines, les amusements, les joies et les plaisirs, il ne connut jamais d'autre bonheur que celui venant des livres. Il râlait parfois d'exaltation en déclarant de sa voix sonore quelque chapitre des grands maîtres.

Quoi qu'il fût, où qu'il allât, son esprit toujours ne pensait qu'aux lettres ; les personnes, les conversations, les attitudes ne lui apparaissaient plus que comme des effets à décrire, et quand il sortait d'un salon où la médiocrité des propos avait duré tout un soir, il était affaissé, accablé comme si on l'eût roué de coups, devenu lui-même stupide, affirmait-il, tant il possédait la faculté d'entrer dans la peau des autres.

Sensible à l'excès, impressionnable, vibrant sans cesse, il se comparait à un écorché que le moindre contact fait tressaillir de douleur ; et les grands chocs qu'il reçut lui vinrent peut-être de la bêtise humaine. Elle fut pour ainsi dire son ennemie personnelle, la désolation, le supplice de sa vie ; et il la poursuivait avec acharnement comme un chasseur poursuit sa proie, l'atteignant jusqu'au fond des plus grands cerveaux. Il avait, pour la découvrir, des subtilités de limier, et son œil rapide tombait dessus, qu'elle se cachât dans les colonnes d'un journal ou même entre les pages d'un beau livre. Il en arrivait parfois à un tel degré d'exaspération, qu'il aurait voulu détruire la race entière ; et sa haine contre le « bourgeois » n'est qu'une haine contre la bêtise.

Après l'énumération de ses lectures effrayantes, il écrivait un jour : « Et tout cela dans l'unique but de cracher sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent. Je vais enfin dire ma manière de penser, exhaler mon ressentiment, vomir ma haine, expectorer mon fiel, déterger mon indignation... »

Mais, s'il exérait la stupidité courante, comme il admirait, adorait l'intelligence ! Il se fâchait avec un journal ami où l'on avait maladroitement critiqué monsieur Renan ; le nom seul de Victor Hugo lui mettait des larmes aux yeux ; et cet homme de lettres n'aurait pas permis que, devant lui, on osât toucher à des hommes de science, à des « savants » quels qu'ils fussent. Il exaltait Claude Bernard, avait pour ami monsieur Berthelot.

Toute la haute morale artistique qui a guidé son existence, il la mettait parfois en préceptes familiers pour donner des conseils à des jeunes gens. Voici quelques fragments de lettres adressées à un débutant :

« Maintenant parlons de vous. Vous vous plaignez des femmes qui sont « monotones ». Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir.

« « Les événements ne sont pas variés ». Cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous ? Il s'agit de les regarder de plus près. Avez-vous jamais cru à l'existence des choses ? Est-ce que tout n'est pas une illusion ? Il n'y a de vraies que les rapports : c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets.

« « Les vices sont mesquins » — mais tout est mesquin.

« « Il n'y a pas assez de tournures de phrases » — cherchez et vous trouverez.

« Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté ; et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de femmes, trop de canotage, trop d'exercice. Oui, monsieur, le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers. Faites-en ! tout le reste est vain, à commencer par vos plaisirs et votre santé. Fichez-vous ça dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde.

« Vous vivez dans un enfer, je le sais et je vous en plains du fond de mon cœur. Mais, de cinq heures du soir à dix heures du matin, tout votre temps peut être consacré à la Muse, laquelle est encore la meilleure grâce. Voyons, mon cher bonhomme, relevez le nez. À quoi sert de recréer sa tristesse ? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort : c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil, saperlotte ! Ce qui vous manque, ce sont les principes. On a beau dire, il en faut. Resté à l'instinct des lettres. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à quel. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doive se moquer, c'est de lui-même... »

Et, autre part :

« Mais, mon pauvre cher bonhomme, que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler. Comme si un beau vers n'était pas cent mille fois plus utile à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent ! Les idées simples sont difficiles à faire entrer dans les cervelles ! »

Et encore, dans une autre lettre :

« M. L... m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part, demander si l'on doit écrire ne me paraît pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime ? ... En attendant, qu'il travaille : tout est là... »

Voici un curieux axiome qu'il répétait souvent :

« Les honneurs déshonorent.
Le titre dégrade.
La fonction abrutit. »

Et il ajoutait : « Écrivez ça sur les murs. »

Il avait placé son esprit tellement haut qu'aucune préoccupation basse ne pouvait l'atteindre. L'art était sa seule conversation qui l'intéressait ; et on ne pouvait même guère parler d'autre chose avec lui.

Il fut et il restera le premier styliste de notre siècle. Travailleur féroce, ciseleur obstiné, il passait quelquefois huit jours pour enlever d'une phrase un verbe qui le gênait.

Il croyait à l'harmonie fatale des mots, et quand une expression, qui lui paraissait cependant indispensable, ne sonnait pas à son gré, il en cherchait une autre aussitôt, sûr qu'il ne tenait pas la vraie, l'unique. Le style pour lui ne consistait pas dans une certaine élégance convenue de construction, mais dans la justesse absolue du mot et dans la parfaite concordance de la tournure avec l'idée à exprimer ; de là ces différences capitales du style si précis et si bref de *l'Éducation sentimentale* à la période si magnifiquement de *La Tentation de saint Antoine*.

Une phrase qu'il écrivait à un ami sur Balzac est intéressante à ce point de vue :

« Ce grand homme n'était ni un poète ni un écrivain, ce qui ne l'empêchait pas d'être un très grand homme. Je l'admire maintenant beaucoup moins qu'autrefois, étant de plus en plus affamé de la perfection. Mais c'est peut-être moi qui ai tort. »

Cet aperçu très rapide de sa vie permet cependant de tirer une moralité.

Quand un artiste se met à l'œuvre, il a toujours une ambition secrète étrangère à l'art. C'est la gloire qu'on poursuit d'abord, la gloire rayonnante, qui vous place vivant dans une apothéose, fait tourner les têtes, battre les mains, et captive les cœurs des femmes. Plaire aux femmes ! voilà aussi le désir furieux de presque tous. Pouvoir, par la toute-puissance du génie, être dans Paris comme le sultan d'un harem immense ; cueillir à droite, cueillir à gauche, dans les salons du monde ou les loges des théâtres, ces fruits de chair vivante dont nous sommes sans cesse affamés. Ne connaître point d'obstacle ; et, quand un laquais a lancé devant vous votre nom d'une voix retentissante, chercher laquelle on choisira parmi toutes ces créatures charmantes dont les yeux brillants sont fixés sur vous.

D'autres ont poursuivi l'argent, soit pour lui-même, soit pour les satisfactions qu'il donne : le luxe de l'existence et les délicatesses de la table.

Gustave Flaubert a aimé les lettres d'une façon si absolue que, dans son âme emplie par cet amour, aucune autre ambition n'a pu trouver place.

Vivant presque toujours seul, à la campagne, et ne voyant guère à Paris que des amis très intimes, il n'a point recherché, comme beaucoup, ces triomphes mondains ou la popularité vulgaire. Il n'a jamais assisté aux banquets littéraires ou politiques, n'a mêlé son nom à aucune coterie, à aucun parti ; ne s'est jamais incliné devant les médiocres ou les imbéciles pour en obtenir des louanges.

Sa photographie ne s'est point vendue ; il ne se montrait point aux premières ni dans les endroits fréquentés par les gens du monde ; il semblait cacher sa personne avec une sorte de pudeur. « Je donne mes livres au public, disait-il ; c'est bien le moins que je garde ma figure. »

D'une nature attendrie, presque sentimentale, il s'est cependant écarté de l'amour.

Des femmes furent ses amies dévouées ; d'autres, sans doute, furent ses maîtresses ; mais il avait donné son cœur à la littérature, et il ne le reprit jamais.

Il n'a vécu que pour l'art, usant sa vie dans cette tendresse immodérée, exaltée, passant des nuits fiévreuses comme les amants solitaires, levant les bras, poussant des cris, tremblant d'ardeur sacrée, et il a fini par tomber, un jour, foudroyé par le travail, comme tous les grands passionnés finissent par mourir de leur vice.